

Yves Urvoy-Roslin

# Le Tocsin

E S S A I



société des  
**écrivains**



Yves Urvoy-Roslin

# Le Tocsin

Société des Écrivains

Sur simple demande adressée à la Société des Écrivains,  
14, rue des Volontaires – 75015 Paris,  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous informera de nos dernières publications.

Texte intégral

© *Société des écrivains, 2011*

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Moi, Jérémie, j'ai entendu les messages de la foule : "Dénonçons-le, dénoncez l'homme qui voit partout la terreur". Mes amis eux-mêmes guettent mes faux pas et se disent : "Peut-être se laissera-t-il séduire ? Nous réussirons, et nous prendrons notre revanche". »

(livre de Jérémie ; 20, 10-13)



À Michèle, mon épouse



# Sommaire

<b>Introduction.....</b>	<b>11</b>
En même temps que ses racines, l'Europe perd la mémoire de l'avenir	11
<b>I. Mise en ordre de quelques idées utiles pour la suite.....</b>	<b>19</b>
Les soutiers s'invitent sur la passerelle.....	19
Nous vivons une époque moderne.....	30
Mégalomanie ordinaire et autres curiosités.....	35
Le cheval s'emballe et l'histoire n'a plus de sens, c'est la postmodernité	39
Les « ayatollahs de l'imprudence » montent au créneau.....	46
Jacques, Nicolas, José, Al, Claude et moi sommes tous d'accord, en apparence.....	56
<b>II. Le changement climatique et la question énergétique :</b>	
<b>état des lieux laconique.....</b>	<b>61</b>
Zéro virgule zéro cinq pour cent.....	61
Un créneau porteur : le scepticisme.....	69
La question énergétique : légitimité, complexité, proportionnalité et utilité (du protocole de Kyoto).....	77
<b>III. L'engrenage et les trois tabous :</b>	
<b>le transport, le libre-échange, la mécanisation.....</b>	<b>89</b>
Méfiez-vous du camembert.....	89
La logique de la logistique.....	91
Les effets du libre-échangisme conjugués à l'expansion du moteur thermique.....	97
L'agriculture industrielle et le génocide programmé des biocarburants	112
<b>IV. La pantomime des décideurs.....</b>	<b>123</b>
Le neuvième cercle : les politiques sont avertis.....	123
À présent, c'est au tour des entreprises.....	137
L'avis des médias : « c'est la faute à l'anticyclone... ou au gros temps ».....	146
Le capitaine impuissant, chaque passager va se bricoler sa petite rame.....	160
L'étourderie, élément central de la continuité historique moderne....	169

<b>V Les anticorps du système. Comment il s'autoprotège .....</b>	<b>181</b>
L'improbable développement durable : le mythe développementiste	181
« Goulot d'étranglement technologique » ou impasse ? .....	189
Écofascisme ou écodémocratie ? Confusion postdémocratique.....	194
<b>VI. Tentative de sortie par le haut .....</b>	<b>209</b>
Recherche de l'unité autour de l'urgence écologique.	
L'Église, mère d'écologie ? .....	209
Un acte de repentir difficile : la conversion écologique tarde à venir.	
Il faut sortir de l'idyllisme. ....	212
L'écologie chrétienne existe, je l'ai rencontrée .....	225
La véritable conception de l'Église concernant la création.....	231
Jean-Paul II, pape écologiste.....	236
<b>VII. Goliath contre David : libéralisme contre christianisme .....</b>	<b>245</b>
La thèse du choc des civilisations de Samuel P Huntington .....	246
La thèse de Guillaume Corvus : « La Convergence des catastrophes » .....	248
Le christianisme religion de la sortie de la religion .....	249
Edgar Morin et la fausse sortie du XXe siècle .....	254
Claude Allègre et le feuilleton Galilée, « le retour de la vengeance »....	259
Le christianisme sera vaincu par le libéralisme ?.....	261
Ratisbonne, la bien nommée. L'héritage grec inséparable de l'Évangile	264
<b>VIII. Pistes pour une action concrète.....</b>	<b>271</b>
Rendez à César ce qui appartient à César, le pauvre.....	271
Encore quarante jours, et Ninive sera détruite : que décide le roi ? ..	281
<b>Conclusion : l'Europe phare de civilisation ? .....</b>	<b>295</b>
<b>Épilogue provisoire .....</b>	<b>309</b>
Trois ans après la maladie empire, le diagnostic s'affine .....	309
L'Honneur perdu de dame pauvreté.....	320
Crise de l'intelligence :	
Des voix qui crient dans le désert Virilio, Muray .....	332
L'idée chrétienne devient déraisonnable. Il faut exorciser .....	343
Face au déni de connaissances face à la mécréance,	
l'Islam devient ce qu'il est .....	349
Conclusion : Allons nous revenir de nos erreurs ?.....	358
<b>Bibliographie.....</b>	<b>365</b>
<b>Annexe : Population et professions d'Arconcey au XX<sup>e</sup> siècle .....</b>	<b>369</b>

# Introduction

## **En même temps que ses racines, l'Europe perd la mémoire de l'avenir**

Les relations de la vieille Europe avec l'écologie sont-elles à la hauteur de la crise actuelle ? Sommes-nous à l'heure de l'attente, de la surveillance, de la vigilance, ou bien à celle de la mobilisation, lorsque doit retentir de clocher en clocher, l'immémorial concert donnant l'alarme ?

En prêtant attentivement l'oreille, on perçoit que de longue date le tocsin sonne à Rome, mais sans beaucoup d'écho : les villes (on ne peut plus parler des « campagnes », puisqu'elles ont été désertées) vaquent à leurs occupations. Les hommes s'affairent, accaparés par toutes les contingences technologiques. Le petit tocsin que le Créateur a placé en chacun, pour avertir que les limites de l'acceptable et du supportable sont atteintes, est étouffé par le bruit ambiant et la distraction.

Les forces du Marché et le productivisme, la révolution des transports, alimentent une lame de fond, une sorte de tsunami qui enfle et accélère. Les philosophes se demandaient si les sociétés, traditionnellement circulaires, ne deviendraient pas linéaires : le déferlement en cours va peut-être régler la question de manière définitive.

Que font les politiques ? Ils surfent sur la vague, tandis que sur la grève ou la plage le bon peuple s'entasse, redoublant de « oh ! » et « ah ! » admiratifs devant leur talent pour rester droits sur la surface mouvante et leur ténacité pour refaire surface, si par accident ils disparaissent dans le tourbillon.

Parmi ces équilibristes, il en est un, un des plus doués de sa génération, un virtuose de la glisse : il nous avait exhortés avec cet aphorisme célèbre : « Il faut laisser du temps au temps ». Il ne s'agissait pas que de sa propre position à maintenir coûte que coûte au sommet. Il avait ainsi identifié grâce à une fine analyse, l'un des aspects majeurs, la caractéristique principale du système qui le portait, le rendant toujours plus incontrôlable. Il désignait l'impatience, cette tension permanente, toujours croissante de la vitesse, l'obsession de supprimer la distance, de gagner du temps et de l'abolir.

L'avenir s'inscrit en prévisions, perspectives, hypothèses, probabilités, incertitudes, fourchettes, courbes chiffrées et disséquées par nos haruspices modernes : les experts. Ils ne sont pas plus clairs que ceux qui scrutaient les entrailles des poulets ou le vol lourd des corbeaux sur la plaine, la différence réside dans leur droit absolu à l'erreur. Ils peuvent se tromper indéfiniment sans que nous ne songions à lever un cil, sans que le crédit de leurs futures prédictions ne soit entamé.

Cependant, ils ne se trompent pas toujours, mais nous en arrivons à manquer de discernement, nous n'arrivons plus à trier les informations, et lorsque la vérité se présente à nous avec ses conséquences, nous la repoussons avec énergie. Le système dans lequel nous sommes immergés induit une sorte

de tropisme pour l'erreur. La foi dans le progrès, la conviction que la science et la technique sont les seuls détenteurs des clés de l'avenir, le culte que nous vouons à nos vœux d'or technologiques ne sont que les nouveaux rituels, les instruments liturgiques, les coups d'encensoir et les prosternations, adressés à la divinité invisible dont l'empire s'étend à mesure que s'estompe la référence à une vérité transcendante : l'erreur.

L'homme ne change pas. Ce qui a changé ce sont les conséquences nuisibles de ses erreurs, c'est l'élargissement, l'approfondissement, l'accélération de ses capacités destructrices, proportionnellement à l'accroissement de la puissance de son emprise matérielle.

La destruction est en marche, elle est en marche depuis deux siècles, et nous nous berçons depuis deux siècles d'illusions. Tout était en place déjà lorsque Victor Hugo faisait dire au personnage d'Enjolras, dans *Les Misérables* : « Le XIX<sup>e</sup> siècle est grand, mais le XX<sup>e</sup> sera heureux. Alors rien de semblable à la vieille histoire : on n'aura plus à craindre comme aujourd'hui une conquête, une invasion, une rivalité à main armée entre nations, une interruption de civilisation dépendant d'un mariage de rois, et l'échafaud et le glaive, et tous les brigandages du hasard dans la forêt des événements. On pourrait presque dire : il n'y aura plus d'événements, on sera heureux. »

C'est cette illusion qu'avait si bien décrite Stefan Zweig dans *Le Monde d'hier*. Le monde d'avant 1914, d'avant le premier cataclysme : « il s'en fallait de quelques décades à peine pour que tout mal et toute violence fussent définitivement abolis ; cette foi en un progrès fatal et continu avait en ce temps-là toute la force d'une religion ».

Stefan Zweig écrivait ces lignes après la débâcle de 1940. Atteint au plus profond de son être par le martèlement de bottes qui submergeait une nouvelle fois l'Europe, il n'avait trouvé d'autre issue que le suicide pour s'abstraire définitivement de ce cauchemar.

Tout était en place avec Victor Hugo, ce chantre du progrès, que l'on peut encore largement citer en témoignage de la permanence et de la similitude qui persistent dans la manière dont notre monde économique s'appréhende :

« L'homme entreprend l'infini », s'exaltait-il dans *Les Travailleurs de la mer*, « de toutes les dents du temps, celle qui travaille le plus, c'est la pioche de l'homme. L'homme est un rongeur, tout sous lui se modifie, soit pour le mieux, soit pour le pire. Soit il défigure, soit il transfigure. La balafre de l'humain est visible sur l'œuvre divine. Il semble que l'homme soit chargé d'une certaine quantité d'achèvement. Il approprie la création à l'humanité. Telle est sa fonction. Il en a l'audace. Un univers est une matière première. Le monde, œuvre de Dieu est le canevas de l'homme. Tout borne l'homme mais rien ne l'arrête. Il réplique à la limite par l'enjambée. L'impossible est une frontière reculante (...) rien ne le fait hésiter, nulle autorité de la matière splendide, nulle majesté de la nature (...) Ce côté de Dieu qui peut être ruiné le tente, et il monte à l'assaut de l'immensité un marteau à la main ».

Malgré l'acuité de sa perception, Victor Hugo n'avait pas perçu jusqu'où nos enjambées nous porteraient. Il pensait même que certaines barrières resteraient infranchissables, qu'une part de la nature nous résisterait : restituer « le prin-

temps perpétuel », « ou supprimer une seule goutte de pluie, jamais », affirmait-il encore<sup>1</sup>.

La pioche et le marteau ont été remplacés par des monstres mécaniques qui, en quelques secondes, font le travail d'une multitude sans discontinuer, mais qui en même temps, empoisonnent l'atmosphère. Un processus dont nous ne contrôlons ni le déroulement ni l'issue est en route, ici et maintenant, provoquant le bouleversement des saisons et un cataclysme global.

Le temps change, les temps changent, et s'éclipse ce qui subsistait d'innocence, avec la certitude tranquille qu'après la nuit, l'aurore humide et fraîche découvrira toujours peu à peu, la verte frondaison, le cristal des cascades et le pépielement des oiseaux.

Le drame se concentre ici, dans la double méprise du « grand homme » : la première illusion, qu'un univers réifié, chosifié, réduit à une matière première, balaféré par l'homme, objet d'un accaparement et d'une transformation inlassable, puisse laisser la possibilité d'un choix entre la défiguration et la transfiguration.

La deuxième illusion est que dans cette chosification de l'univers, l'homme ne soit pas lui-même atteint, ne soit pas lui-même chosifié.

Avec le changement climatique, nous sommes parvenus au point ultime, à l'aboutissement de cette appréhension matérialiste de l'univers. Simultanément, nos rapports au temps, à

---

<sup>1</sup> Le commentaire de Victor Hugo est dans *Nous autres modernes* de A. Finkielkraut.

l'espace, à la réalité se trouvent clarifiés. Toute question existentielle se trouve simplifiée, toute philosophie, toute religion mise à l'épreuve d'une clarté implacable.

L'utilitarisme qui guidait tous nos comportements, escamotait la perception du présent, résorbait le passé et l'avenir dans un même phénomène amnésique. La malédiction qui frappe Cassandre (Apollon l'avait décrété, les hommes ne croiraient plus en ses prédictions) s'est aggravée. L'objet même de la prédiction était sorti de nos préoccupations : la science et la technique s'en occupaient. Nous avons perdu la mémoire de l'avenir.

Vais-je échapper à la malédiction ? D'un point de vue objectif, certainement pas. On ne perçoit que l'amoncellement de faits, on suit les événements qui s'ajoutent quotidiennement, on découvre l'accumulation de longue date de toutes les expertises éminentes, de tous les avis honnêtes et incontestables sur la réalité de la Crise et l'urgence d'une action, et toute cette superposition ne débouche que sur la gesticulation insignifiante des décideurs, l'indifférence et la passivité du plus grand nombre.

Dans ce déni de l'avenir, dans l'impossibilité même de l'envisager, il y a bien plus qu'une menace, une prise d'hypothèque, ou encore un préjudice certain qui pèse sur les générations futures. C'est le fond, le pourquoi de ma démarche pressée. Je voudrais plaider pour l'avenir, être l'avocat de ma postérité, c'est la justification d'une harangue difficile à édulcorer, à nuancer, au risque de paraître sévère, pas charitable, excessif et comble de tout, me voir définitivement catalogué, qualifié de catastrophiste, par l'argument *ad hominem* qui arrive presque automatiquement, comme un réflexe.

L'argument psychologique, l'opposition optimiste-pessimiste nous égare, nous perd dans le brouillard, et l'optimisme n'est le plus souvent que le paravent de l'insouciance et de l'inaction. Il s'y cache l'idée que toute vérité n'est pas bonne à dire, qu'il pourrait y avoir incompatibilité entre la vérité et la charité, la vérité et la justice. Avec cette pierre d'achoppement, ce point fixe que représente le changement climatique, toute confusion de cet ordre n'est plus tenable ; l'irruption incontournable de la réalité nécessite, impose une réflexion concrète et radicale, qui s'attaque à la racine du problème. Il s'agit d'une urgence primordiale, qui prime sur toute difficulté, sur toute souffrance.

Il faut une mobilisation générale, sonner le tocsin, et en même temps demander aux spécialistes, aux experts, de rendre raison, de justifier, d'expliquer le retournement dans lequel l'humanité s'est trouvée engagée d'un seul coup et la manière subreptice dont l'évènement s'est installé peu à peu. Un véritable basculement de civilisation s'est opéré, sans véritable résistance, comme allant de soi, comme inévitable, comme faisant partie du destin.

Quand je demande aux experts de « rendre raison », il s'agit non pas de chercher des responsables et des coupables, chacun doit à cet égard s'interroger lui-même. Il s'agit d'une démarche visant à comprendre : comment a-t-on pu concevoir toutes ces merveilles techniques, élaborer toutes ces théories sur l'énergie, la matière, l'origine de l'univers et en même temps passer si longtemps, plus d'un siècle, à côté d'une question aussi simple et basique que celle de l'effet de serre ?

Cet effet a été identifié dès 1824 par le mathématicien Joseph Fourier, et avant 1900, le suédois Arrhénius avait démontré le rôle du  $\text{CO}_2$  comme facteur déterminant avec quelques gaz rares dont le méthane. La composition de l'air était connue, l'effet de serre étant imputable à une fraction infime de l'atmosphère inférieure à 0,05 %, Arrhénius avait même calculé que le doublement de la teneur en  $\text{CO}_2$  pourrait provoquer un réchauffement de 4 à 6 °. Le fait que les estimations actuelles du GIEC (Groupement Intergouvernemental sur l'Évolution du Climat.) pour la fin du XXI<sup>e</sup> siècle rejoignent l'expertise des savants du XIX<sup>e</sup> siècle n'incite-t-elle pas à la réflexion ?

Jusque dans les années 1980, cette question n'a intéressé aucun organisme officiel, aucune enceinte scientifique importante. Le remplacement et le décuplement à l'infini de toute l'énergie humaine et animale, par la machine à vapeur, puis thermodynamique, n'ont suscité à aucun moment la remise en cause fondamentale qu'impliquerait le rapprochement évident, élémentaire, entre un volume atmosphérique dont les limites et les composants sont de mieux en mieux connus et l'injection que nous lui infligeons en quantité croissante. C'est dans l'aveuglement de toute une société qu'est promu ce machinisme délétère (et la même inconscience se poursuit avec la promotion du nucléaire, au mépris des problèmes posés par les radiations). Il ne s'agit pas d'un aventurisme scientifique ou technique, mais d'une erreur collective, par action, par omission, d'un aveuglement collectif.

# I. Mise en ordre de quelques idées utiles pour la suite

## **Les soutiers s'invitent sur la passerelle**

Quelques mois avant ma cessation d'activité professionnelle en janvier 2003, une conférence titrée « Le climat est-il devenu fou », était donnée au centre culturel de Saint-Raphaël, par deux scientifiques, éminents spécialistes du climat, Paul Sadourny et Bernard Tissot.

Sur les trente-cinq mille âmes de notre bonne cité, plus du double si l'on ajoute la sœur jumelle Fréjus, une trentaine s'était déplacée pour aller à la rencontre de ces deux austères professeurs. Récemment retraités, ils avaient tous deux rédigé des ouvrages destinés à alerter le public, dont les titres étaient sans équivoque : celui de la conférence pour le premier, et *Halte au changement climatique*, pour le second.

J'étais choqué par ce décalage entre la gravité du sujet, l'investissement de ces deux scientifiques qui n'avaient rien moins que l'air d'être des plaisantins, et la petite poignée de citoyens concernés ou curieux.

Il y avait en même temps, un autre décalage, entre le côté ahurissant de ce qu'ils faisaient découvrir à leurs auditeurs et leur obstination à rester strictement dans leur domaine scientifique, en soulignant scrupuleusement tout ce qui pouvait

constituer ou même esquisser une incertitude : ils s'abstenaient méthodiquement d'aller au-delà d'un constat physico-chimique, biologique et botanique, laissant à d'autres toute considération d'ordre politique, financier, social, environnemental.

Si ce qu'ils disaient et écrivaient était vrai, il y avait quelque chose d'absolument inconcevable et inacceptable. Il fallait que j'en aie le cœur net, que je me fasse mon opinion. Petit à petit s'est imposée l'idée que seul l'écrit me permettrait de mettre mes idées et mes informations en ordre, en rédigeant une sorte de dossier d'instruction à usage personnel. Puis m'est venue l'idée que cela pourrait peut-être servir.

Depuis ce temps, je suis à l'affût et pas un jour ne passe sans qu'une nouvelle donnée ne vienne confirmer le soupçon, accroître l'inquiétude et donner du poids au point d'ancrage autour duquel vont se développer mes réflexions, comme les branches d'un arbre touffu dont le tronc s'épaissit.

« La météo de notre condition est le brouillard », a dit Milan Kundera : « dans l'obscurité, on ne voit rien, on est aveugle, on est à la merci, on n'est pas libre. Dans le brouillard, on est libre, mais c'est la liberté de celui qui est dans le brouillard : il voit à 50 mètres devant lui, il peut nettement distinguer les traits de son interlocuteur, il peut se délecter de la beauté des arbres qui jalonnent le chemin, et même observer ce qui se passe à proximité et réagir ». (*Les Testaments trahis*, Gallimard, 1990).

Je suis donc parti dans le brouillard, à la chasse aux idées fausses, aux fausses bonnes idées, aux sophismes, à l'« écologiquement correct », à l'idyllisme, au lénifiant, au

pontifiant, à l'incantatoire, bref à ce que recouvre le concept de langue de bois, que je préférerais appeler langue de boa (car l'antique serpent n'est certainement pas pour rien dans toutes ces déviations et fausses pistes) au lieu d'accuser ce noble matériau qu'est le bois, tellement utile dans la question qui nous préoccupe.

Je suis donc parti, avec une escopette chargée d'un peu de jugeote, et l'obstination du marcheur qui part pour une longue randonnée. J'ai découvert ensuite, comme des trouées, des éclaircies dans le brouillard, un ensemble de données et de réflexions : autant de trophées de chasse sur lesquels le petit Nemrod que je suis pose le pied pour la photo (alors que la bête a déjà été mise à bas par un plus fin tireur, qu'il accompagnait sans trop s'en rendre compte).

Si l'on utilise une métaphore aquatique, sur le bateau de l'humanité, on peut découvrir que certains soutiers, après avoir passé leur temps à explorer et entretenir, une burette d'huile à la main, les rouages de la machine, ont perçu à l'écoute des sonars qu'ils ont perfectionnés, le grondement du maelström qui se rapproche. Ils se sont invités, sans que l'on ne leur demande rien, sur la passerelle, pour s'apercevoir que l'inconscience règne, et lorsqu'ils insinuent que le cap du bateau n'est pas le bon, les galonnés répondent, une flûte de champagne à la main, « ça marche », comme un slogan publicitaire, accompagné d'un clin d'œil.

« La technique n'est pas le problème » dit Georges W Bush « c'est la solution » (discours du 15.02.2002 devant le congrès, après avoir refusé de signer Kyoto). Et en écho se répand tout un discours qui fait fi de l'aspect irréversible des atteintes à la biosphère, et qui met en avant des palliatifs, des mesures immédiates, utiles et nécessaires, indispensables

mais qui dissimulent l'indispensable réflexion de fond sur l'ensemble du problème.

Le biologiste Jacques Testard dans *Les Réflexions pour un monde vivable*, (Mille et une nuits) regroupant les travaux de la commission française du développement durable, commission qui s'est sabordée en raison de l'impuissance dans laquelle la plaçait l'incurie des décideurs politiques, explique cette impuissance par « l'incapacité à être intelligent jusqu'au bout du raisonnement (...) jusqu'à la décision ». Il y a donc, en même temps qu'un déficit de volonté, une sorte de démission intellectuelle qui tient pour une large part et d'une manière centrale, à la croyance eschatologique en un développement mythique, ainsi qu'en une sortie de crise grâce à la technique.

De cette manière, on est amené à une sorte de nouvelle « foi du charbonnier », on évite d'éclairer la question, on s'abstient méthodiquement de confronter la notion de développement, que l'on affuble de divers qualificatifs utopiques, avec la réalité de la situation. On fuit la mise au pied du mur, qu'impliquent les données scientifiques, rationnelles à l'égard du changement climatique. On ne se donne ainsi aucune chance de pouvoir faire face au défi colossal qui s'impose à l'humanité.

Au contraire, à cette espèce de crainte révérencielle à l'égard du progrès, à ce refus de constat, du « sous-bénéfice d'inventaire » s'ajoute ce que Viviane Forrester (dans *L'Horreur économique*, Fayard, p 75) qualifie de « chantage à la solution », concernant la capacité de « l'insolent » qui soulève des objections à répliquer : « Oui, oui, et qu'est-ce que vous proposez ? Rien – l'interlocuteur s'en doutait : sans

solution, au moins possible, le problème disparaît. Le poser « serait irrationnel ». L'auteure ajoute : « Le chantage à la solution altère les problèmes, prévient toute lucidité, paralyse la critique » et ainsi, « pour le monde passionnant, grisant, de l'utopie capitaliste accomplie, c'est une époque bénie où aucune théorie, aucun groupe crédible, aucun mode de pensée, aucune action sérieuse ne s'opposent plus à eux. »

Cette notion de l'impossibilité d'une action sérieuse caractérise ce qu'Hannah Arendt évoque dans *Les Origines du totalitarisme*, (Le Livre de Poche) comme l'objectif des sophistes modernes : « La différence la plus frappante entre les sophistes anciens et les sophistes modernes, est que les anciens se contentaient d'une victoire fugitive dans la discussion aux dépens de la vérité : les modernes veulent une victoire plus durable, aux dépens de la réalité. En d'autres termes les premiers détruisent la dignité de la pensée humaine, les autres détruisent la dignité de l'action humaine ». Et elle ajoute : « du fait de cette manipulation des faits, l'histoire elle-même est détruite, et sa compréhension fondée sur le fait qu'elle est l'œuvre des hommes et peut-être comprise par eux est menacée ».

La destruction de l'histoire, de l'histoire des hommes est en marche, les mots d'Hannah Arendt prennent tout leur sens : l'avenir de l'humanité est remis en cause. Notre civilisation industrielle est assise sur des fondations fausses, fallacieuses, anthropologiquement nuisibles, notre richesse repose sur la dilapidation, le pillage rapace et cynique, en l'espace de quelques générations, de toutes les réserves de matières fossiles, combustibles ou non de la planète.

Cette pratique s'est installée petit à petit, sans plan pré-conçu, et ce qui caractérise le niveau de conscience du plus grand nombre, c'est, comme dit François Taillandier dans son récent roman *L'Option paradis*, nous vivons dans un temps « auto résorbant », dans l'aveuglement, la manipulation et la désinformation.

L'économique a pris le pas sur le politique, la satisfaction de la population se mesure en termes de consommation, d'évolution du PNB. Les Américains sont menacés par l'obésité : qu'à cela ne tienne, les économistes vont s'extasier lorsque chez eux reprend « la consommation des ménages ». Et l'on a pu dire que le Tsunami a eu en fin de compte des effets positifs, comme le saluait la bourse de Djakarta, qui connaissait une embellie au lendemain de la catastrophe.

Le changement climatique vient opérer une mise en accusation implacable de ce système. C'est cette instruction que je vais m'efforcer de suivre, de mettre en ordre : face à la fameuse dichotomie optimisme-pessimisme, à l'accusation de catastrophisme, je répondrai en revendiquant le sens commun, j'en appellerai au bon sens français, au retour de la compréhension de l'histoire.

Face à la question dramatique du « que faire », des précédents révolutionnaires aux effets catastrophiques, je revendique le discernement et le courage, pour ne pas rester dans le simulacre. Ne plus « replâtrer », « rafistoler », « mettre des béquilles » et laisser le caritatif, les ONG, toute l'immense solidarité dont on est capable, être dévoyés et ne plus servir qu'à renforcer un système fondamentalement pervers, perversi, à le prolonger indéfiniment en jouant le rôle d'un amortisseur utilisé jusqu'à la rupture.

La perception du présent dans une approche suffisamment globale. Ne pas mourir idiot, me paraît un objectif honorable pour qui s'approche du terme du parcours, du couchant. Le moment venu, chacun découvrira peut-être des réponses à des questions théoriques ou pratiques qu'il n'a jamais osé poser, où seulement sur lesquelles il n'a pas eu le temps de s'appesantir.

Savez-vous que nous produisons aujourd'hui presque autant de véhicules qu'il ne naît d'humains sur Terre ? Quelle est la consommation d'un Boeing 747 sur la distance Paris-Sidney ? Que consomme un porte-conteneurs par jour ? Quel pourcentage des 450 000 000 demandeurs d'emploi supplémentaires à venir d'ici 2010 sera absorbé par l'économie mondialisée<sup>2</sup> ? C'est sur ce type d'observations très factuelles que je vais me baser pour établir des constats globaux, pour être toujours au plus près de la réalité, de la vérité.

Mettre en lumière les contradictions, les travestissements, les a priori, les corollaires factices, tous ces clichés qui assurent la permanence de tous nos tabous, c'est l'objectif. Mais avant d'opérer ces constats, de fixer les événements dans leur mouvement, il convient au préalable de débayer dans la mesure du possible la question du risque, et le présupposé qui s'attache au progrès : le risque est inévitable. Cela passe par l'examen de la question de l'évolution et remet en cause la vision linéaire qui prédomine.

Ce qui se passe est « sans précédent », nous disait Arthur Koestler dans la préface des *Somnambules*, « toute comparaison avec le passé s'écroule devant le fait que notre espèce a

---

<sup>2</sup> Selon un rapport du BIT de 2004. (La réponse : aucun pourcentage, 0 %)